

POLYSÉMIE, HOMONYMIE ET DÉRIVATION VERBALE EN PALÉO-ROMAN

AUTOUR DE LA RECONSTRUCTION DE
*TRAGINĀRE, *TRAGICĀRE, *TRAXINĀRE

A n'en pas douter, l'anc. fr. *traîner*, qui forme la base du verbe moderne *traîner* — source, à son tour, de l'angl. *train* et, indirectement,¹ de l'esp. *entrenar*, du port. *tre(i)nar*, de l'all. *trainieren*, du russe *trenirovat'* — présuppose un verbe *TRAGINĀRE ou plutôt *-ĪNARE en latin vulgaire, commun ou provincial. Cette reconstruction s'impose immédiatement dès que l'on tient compte de l'existence, au moins dans certaines provinces, d'un *TRAGERE à côté du TRAHERE classique (témoins irréfutables : anc. port. *trager*, roum. *trage*).² L'amuissement de l'*h* — une des premières innovations romanes selon la table chronologique d'Elise Richter (1934) — menaçait l'existence de certains verbes latins où ce phonème se trouvait à la fin du thème; quelques-uns des verbes frappés de ce malaise ont disparu (p. ex. VEHERE 'conduire une voiture, aller en voiture'), d'autres ont subi un changement qui leur a permis de survivre (ainsi *TRAGERE s'appuyait sur AGERE 'agir'). En tout état de cause, ce n'est pas le radical de *TRAG-IN-ĀRE mais le morphème -IN- qui peut intriguer le romaniste.

En effet, -ĪNĀRE est un suffixe de dérivation verbale si rare en latin et en paléo-roman que Meyer-Lübke, après l'avoir brièvement identifié dans sa grammaire comparée, put se permettre le luxe de le négliger complètement, un quart de siècle plus tard, dans sa grammaire historique du français, pourtant rédigée, en général, avec beaucoup plus de soin.³ Les successeurs de

1. C'est l'exemple de l'anglais — langue du sport par excellence — qui a produit le rayonnement mondial de ce verbe et de ses dérivés (l'italien paraît n'admettre que le participe *trenato*). Il est curieux que l'allemand ait recours à *das Training*, anglicisme transparent quant à sa désinence, mais correspondant, pour le sens, à l'angl. *work-out*. L'espagnol partage avec le français le préfixe *en-*, mais pour le reste suit l'exemple de l'anglais.

2. Pour les détails, je renvoie le lecteur à mon article *Range of Variation as a Clue to Dating* (I), qui vient de paraître dans *RPh*, XXII (1967-68), 463-501.

3. *Grammatik der romanischen Sprachen*, II: *Formenlehre* (Leipzig 1894), § 585. L'auteur isole, comme noyau, les formations déjà documentées en latin FARC-INĀRE, SCARP-INĀRE et VIS(S)-INĀRE; mentionne le bol. *lužnār* comme témoin de l'expansion

l'illustre comparatiste suisse ou bien se contentaient — comme F. Hanssen⁴ — de répéter sa première formulation, n'y apportant que quelques variations insignifiantes, ou bien gardaient le silence.⁵ Il faut réserver une place à part à G. Rohlfs qui, lui, localisa une vogue de -ĪNĀRE dans les dialectes de l'Italie septentrionale.⁶

C'est surtout grâce aux étymologistes et aux lexicographes qu'on peut se former une idée plus exacte de cet obscur suffixe verbal -ĪNĀRE, mal documenté parce qu'il appartenait à la langue franchement populaire et, dans

du suffixe en italien; et fait un rapprochement avec l'esp. *graznar* 'croasser', *lloviznar*, *maznar* 'pétrir' et *voznar*. Par contre, dans sa *Historische Grammatik der französischen Sprache*, II: *Wortbildungslehre* (Heidelberg 1921), § 186-188, il déclare qu'on n'observe que trois classes, complètement fossilisées, de verbes à suffixe, même dans les couches du français les plus anciennes: ceux en -ĪĀRE, en -(i)TĀRE/-SĀRE et en -ICĀRE. C'est évidemment un pas en arrière, et l'on regrette que J. M. Piel, en révisant ce volume de son maître (Heidelberg 1966; voir les Addenda, p. 207 s.), n'ait pas remédié à ce défaut.

4. *Gramática histórica de la lengua castellana* (Halle 1913), § 396. L'auteur isole, assez capricieusement, un segment -CĪNĀRE; maintient que *graznar* et *voznar* ont subi l'influence de MANTĪ(S)CĪNĀRĪ et de VĀTICĪNĀRĪ 'prophétiser, délirer'; rattache *maznar* à MĀCĒRĀRE; et soupçonne l'affinité de *es-pel-uzn-ar* [= *des-pel-uz-ar*] 'décheveler' et de *llov-izn-ar* avec le même groupe de verbes. Les problèmes effleurés par Hanssen sont bien plus complexes qu'il ne le supposait, on ne peut guère s'y attaquer sans étudier l'histoire du suffixe abstrait -zōn < -TĪŌNE et sans prêter beaucoup d'attention à l'alternance de certains groupes secondaires de consonnes fort instables en ancien espagnol (-zd-, -zn-, -zv-, etc.). Voir mes deux notes (qui d'ailleurs ne visent qu'à une première approximation): *Spanisch «deleznar» 'to slide', «lezne» 'smooth, slippery»* (HR, XII (1944), 57-65) et *Old Spanish «maznar» 'to knead' and the Progeny of Latin «mācerāre»* (MLR, XLIX (1954), 322-330). Je suis revenu au problème de *lezne* dans mon article *Fuentes indígenas y exóticas de los sustantivos y adjetivos verbales en «-e»* (II), voir RLiR, XXIV (1960), 248-251.

5. Kr. NYROP, lui, enregistre -iner (*Grammaire historique de la langue française*, III (Copenhague 1908), § 442), mais sans souligner le fait, pourtant d'une importance capitale, que le suffixe -iner du français médiéval (*gratiner* > *égratigner*) et surtout moderne (*baladiner*, *bruisiner*, *couliner*, *galopiner*, *piétiner*, *trottiner*) ne peut nullement figurer comme descendant de -ĪNĀRE qu'évoquent FARCĪNĀRE et SCARPĪNĀRE cités par ses prédécesseurs. Sur ces néologismes du français on trouvera des renseignements précieux dans le beau livre de B. HASSELROT, *Études sur la formation diminutive dans les langues romanes* (Upsala 1957); voir un renvoi à *pleuviner* à la p. 212, etc.

6. *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten*, III (Berne 1954), 362 s. (= § 1166). L'auteur cite d'intéressants exemples régionaux; p. ex., *piém*, *pianginē* 'piagnucolare', *sapinē* 'zappettare', *sciūplinē* 'mandar faville' (en face de *sciūpli* 'crepitare'); mais il avoue qu'il n'a pas réussi à isoler une fonction caractéristique du suffixe.

Rohlfs ne mentionne pas le fait (qui avait également échappé à l'attention de Meyer-Lübke en tant que grammairien) qu'en Sardaigne -ĪNĀRE s'est enraciné plus profondément qu'ailleurs. Ainsi, M. L. WAGNER, *Historische Wortbildungslehre des Sardischen*, «Rom. Helv.», XXXIX (Berne 1952), § 154, consigne, outre (logud.) *abboṽinare*, (campid.) *-žinai* enregistré dans le REW, trois formations typiques: (logud.) *iskutt-inare* ~ *-ulare* 'secouer', extrait de *iskultu*, p. p. de *iskūdere* (EXCUTERE); (nuor.) *ispart-inare* 'éparpiller', dérivé de *ispartu*, p. p. de *ispārgere* (SPARGERE); et (logud.) *lent-inare* 'bruiner, tomber en petites gouttes', de *lentu* 'lent', *lentṽre* 'lenteur'. Si on est d'accord sur le choix de *lent-inare* comme «chef de fil» (cf. it. *spiovigginare*), on admettra que c'est l'attrait du *t* final précédant le suffixe qui aurait déterminé l'accrochement de -inare au thème du participe passé. A noter qu'en sarde le *i* reflète simultanément le *ī* et le *ĩ* du latin.

ce cadre lexical, prêtait des services surtout dans le domaine des formations grossières, voire obscènes. On se rappelle qu'un Meyer-Lübke encore jeune renvoyait au rôle de FARCINĀRE, SCARPINĀRE et VIS(S)INĀRE; or, il est intéressant de noter les commentaires que font sur ces trois verbes les latinistes autorisés. Ainsi, A. Ernout, dans la dernière révision du magistral *DÉLL*,⁷ remarque s. v. FARCĪŌ -ĪRE 'engraisser (des animaux vivants), farcir' et, de là, 'garnir, emplir, fourrer, bourrer': «FARCINŌ et SUFFARCINŌ, doublets vulgaires de FARCĪŌ, SUFFERCĪŌ, sans doute d'après le type de SARCINA ['paquet, bagage'], SARTUS ['recousu'], avec influence secondaire de SAGĪNĀRE ['engraisser']. FARCINA, qu'on lit dans un scoliaste de Térence [...], semble une création de grammairien».⁸ L'auteur parle à deux reprises (p. 102b, 600 b) de SCARPINĀRE 'gratter', glose que présupposent certaines formes romanes et qu'il explique comme relevant d'un verbe *SCARPŌ soit censé alterner avec CARPŌ 'arracher, cueillir', soit — et ceci paraît plus vraisemblable — conçu comme «graphie inverse par 'hyperurbanisme' (cf. SCIA) de EXCARPŌ, doublet vulgaire de EXCERPŌ ['éplucher']».⁹ Enfin, *VISSINĀRE, qu'on reconstruit en partant du v. fr. *vesner*, *venette* (p. 741 a), accompagne le verbe UISSIŌ (var. UĪSIŌ, BIS(S)IŌ) 'vesser', que n'ont pas dédaigné les glossateurs et qui a survécu en roman.¹⁰ À ce noyau on est en droit d'ajouter *(RE-, EX-)PED-IN-ĀRE 'se ruer, se regimber' reconstruit à l'aide du v. fr. *re-*

7. A. MEILLET et A. ERNOU, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 4^e éd. (Paris 1959-60), 216b-217a. SUFFERTUS (de SUFFERCĪŌ) 'bourré' figure dans le vocabulaire de Lucile et de Suétone.

8. À en juger par les matériaux du *REW*, FARCINĀRE n'a pas survécu en roman. On trouve des vestiges de FARC-ĪRE et -ĪMEN, surtout en gallo-roman, puis des traces de FAR-SUS, que Meyer-Lübke a eu tort de munir d'un astérisque (notamment *farce*, qui a eu un retentissement mondial; c'est à *FARS-ŪRA que remonte — à travers bien des avatars — *fatras*), et surtout de FAR(C)TUS (esp. *harto*, etc.).

9. Meyer-Lübke interpréta cette forme du *CGL*, V, 399.11 (cf. *ALLG*, I, 287 s.), comme SCARP-ĪNĀRE dans la rédaction originale de son *REW* et comme -ĪNĀRE dans la révision (n^o 7663), se fondant pour le reste sur l'analyse de S. PUȘCARIU, *Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache*, I (Heidelberg 1905), n^o 1545 (sauf pour le prétendu rejeton espagnol). Le mot a survécu en roumain, en rhétoroman (Grisons) et en italien septentrional (Gênes, Milan), subissant par-ci par-là des changements de suffixe (piém. *sharpené*, etc.).

10. *Vesser* (1636), à la place de *veisir* < UISSIĀRE, rappelle un peu le cas de *tousser* (Rabelais, 1534), qui a délogé *toussir* < TUSSIĀRE (encore chez Cotgrave, 1611); les anciens verbes en -ir végètent encore dans les patois, et c'est de là qu'on a tiré *vesse* et *vesseur*, documentés au xvi^e siècle. Le roum. *bășî* reflète, lui aussi, UISSIĀRE, et le phytonyme assez pittoresque fr. *vesse-de-loup* a des équivalents frappants en roumain (*bășina calului*, *porcului*). Il se peut que *vesser* représente un croisement entre *veisir* et *vesner* < *UISSINĀRE, qui, lui, a disparu de l'aire française tout en laissant une trace isolée dans l'expression *avoir la venette* (1798; mais on trouve déjà au xvi^e siècle le nom post-verbal *vesne*, que présuppose le diminutif). Voir O. BLOCH et W. VON WARTBURG, *Dictionnaire étymologique*, s. vv. *venette* et *veisir*. A noter que PUȘCARIU, *op. cit.*, n^o 190 (*bășînă*, *beșină*), opère avec un type nominal *UISSĪNA, qu'il tire directement de UISSIŌ. Le *REW*, nos 9380 et 9382, renvoie à d'intéressantes formes dialectales de l'italien.

penner, repaner (cf. *panader*, pour lequel Meyer-Lübke postulait naguère un prototype **pedenar*, mais dans lequel il est plus facile de reconnaître le suffixe «méridional» -ade de *promen-ade, fanfaron(n)-ade*, etc.), ainsi que du v. prov. *repetnar* qu'on trouve indépendamment en catalan (*Dicc. Aguiló*, t. VII, p. 94b) et, qui plus est, du v. esp. (ou léon.) *respeñar*.¹¹ Une autre addition au vieux fonds du latin littéraire (UŌCE, UŌCĀRE, UŌCITĀRE 'avoir l'habitude d'appeler') est *UOCINĀRE qui a surgi en Sardaigne (*abboginare*) et en Espagne (*voznar*, en parlant du cygne), où il est permis de postuler un contact passager avec BŪCINA (témoin *rebuznar* 'braire'). Il faut compter aussi avec certains facteurs subsidiaires, comme l'accroissement des formations nominales en -ĪNUS, -ĪNA (témoin *CUTINA 'peau', *REW* 2431, cf. port. *códea* 'crouête', peut-être esp. *cuenda* 'bout d'un écheveau', etc., et surtout *PEDINU, *REW* 6354); la création de nouveaux adjectifs, comme PETRĪNUS 'de pierre', basé sur un grécisme; l'influence des noms préexistants en -ĪNU, -ĪNA comme ce SARCINA 'paquet' qui a engendré le roum. *insărcinà* 'impregner' (*REW* 7598), ou comme BŪCĪNA 'trompette' auquel font écho des verbes comme le roum. *bucinà*, l'it. (s) *bucinare*, l'esp. *rebuznar*, etc. (*REW* 1369); l'existence de radicaux qui se terminent en -IN- (ainsi, le *LŪCINĀRE reconstruit par les italianisants — *REW* 5142 — s'explique facilement si on le rattache à son synonyme (IL)LŪMINĀRE qui, lui, présuppose LŪMIN(Ē) 'lumière'; à ce qu'il paraît, il y eut des contacts spontanés et sporadiques entre PECTINĀRE 'peigner' et *PEDINĀRE 'mouvoir, agiter les pieds'). Une circonstance décisive a été l'effacement de l'opposition -ĪNA : -ĪNA et -ĪNĀRE : -ĪNĀRE dans la syllabe atone (dérivés du nom, membres du paradigme verbal) où la voyelle, dans la plupart des langues romanes, ne survit pas (ainsi Ernout a raison de souligner le rôle de SAGĪNA 'engraisement, nourriture, embonpoint' et de SAGĪNĀRE 'engraisser' dans la genèse de FARCINĀRE; on pense aussi à la coexistence de BŪCĪNA et *BŪCĪNA, auquel se rattache le fr. *buisine*).¹²

11. C'est à A. THOMAS, *Mélanges d'étymologie française* (Paris 1902), 166, et *Nouveaux essais de philologie française* (Paris 1904), 315 s., qu'on doit — de l'aveu de Meyer-Lübke (*REW*, s. vv. *PEDINĀRE 'trippeln' et *REPEDINĀRE 'mit den Füßen ausschlagen') — la découverte de ce type important. J'ai tâché de combler les lacunes hispaniques dans mes *Studies in the Reconstruction of Hispano-Latin Word-Families*, UCPL, XI (1954), 71 s. Sur *PED-INU comme dérivé immédiat de PEDE, selon la conjecture de S. Puscariu, on savourera le commentaire laconique de Meyer-Lübke (*REW*³, n° 6354) : «Morphologisch nicht ganz unbedenklich». Pour les ramifications sémantiques — parfois audacieuses — de PECTEN et PECTINĀRE, on se reportera à mon article *The Luso-Hispanic Triad «pente(m)», «pende(jo)», «(em)peine»*, *BdF*, XIV (1953), 27-79.

12. Pour *cuenda* il faut compter aussi avec la conjecture assez téméraire lancée par J. Corominas, à la suite de Covarrubias et de Simonet : ces trois érudits, et tout spécialement le premier, analysent *cuenda* comme variante de *cuenta* 'compte', vraisemblablement tirée d'un verbe **condar* < COMPUTĀRE, qui aurait distancé dans son développement *contar* 'compter, narrer', et dont on trouverait des vestiges en gascon. L'argument est d'ordre sémantique : «...porque era costumbre poner una cuenda después de contar

A noter, en particulier, le fait que, outre sa fonction primordiale qui est de suggérer la grossièreté de l'action, -INĀRE rend d'importants services dans certaines familles lexicales comme compagnon ou allié de -ICĀRE et de -ITĀRE, en réduisant les gammes sémantiques de ces deux suffixes jumeaux incomparablement plus communs. Ainsi, *PEDICĀRE s'étant spécialisé, au moins en hispano-roman, comme équivalent de 'mesurer' (cf. v. esp. *apedgar*) et PEDITĀRE fonctionnant, surtout dans les dialectes italiens, comme source des verbes locaux qui signifient 'soutenir, supporter, appuyer' (cf. lat. cl. PED-ĀRE, -ĀMENTUM, etc.), il est naturel qu'on ait voulu disposer d'un verbe à part apte à suggérer des mouvements, souvent comiques, rapides, répétés, ou violents, qu'un être humain ou un animal fait avec le pied — en courant, en se promenant, en poussant du pied, en donnant des coups de pied. De là la nécessité de recourir à *(EX-, RE-)PED-IN-ĀRE. On peut donc invoquer une alliance occasionnelle de ces suffixes autonomes mais interdépendants, un enchaînement qui sert à éviter la polysémie ou à en adoucir les effets.

Étant donné ces faits, il n'est plus surprenant que des circonstances concrètes qui présidaient à la réorganisation du paradigme et du contenu sémantique de TRA-HERE, *-GERE aient poussé les sujets parlants à se servir, dans un secteur d'ailleurs restreint, de cet élément plutôt exceptionnel qu'était -INĀRE; et on s'attend aussi, surtout en vue de BŪC-ĪNA/*-ĪNA 'buisine' et de ses dérivés, à assister à la naissance d'une variante en *-ĪNĀRE à côté de *TRAG-ĪN-ĀRE (d'où v. fr. *traîner*).

Ce qui est moins compréhensible, c'est la préférence frappante de certaines branches principales du latin provincial pour un type parallèle *TRAX-IN-ĀRE (ou *-ĪN-ĀRE ?). L'it. *trascinare* 'traîner'¹³ et le v. esp. *trax-* ou *trex-*

cien hilos» (*DCELC*, I, 967b). Cette hypothèse a de quoi surprendre l'étymologiste épris de rigueur en matière de phonétique; ce qui pique surtout la curiosité du lecteur, c'est que Corominas garde un silence absolu au sujet de l'opinion contraire d'un précurseur aussi éminent que Meyer-Lübke. Je me demande, surtout en vue de la définition de Corominas, qui se fait écho d'Alcover, si la base n'est pas COGNITA, puisque la *cuenda*, tout comme la *centaine* en français et le *centener* en catalan, était une espèce d'aide-mémoire qui marquait le fil: 'un atado que se daba al final de la madeja de cien vueltas para evitar que se enredara y para no tener que volver a empezar la cuenta'. On se rappellera que COGNITU, -A a survécu — avec d'autres acceptions, il est vrai — en v. fr. (*cointe*) et en v. prov. (*coinde*, -a); voir le *REW*, n° 2030. — Sur BŪC-INA, *ĪNA et le verbe correspondant on peut consulter avec profit le *REW*, nos 1368 et 1369, avec une bibliographie abondante, ainsi que le *FEW*, t. I, fasc. 9 (1927), p. 592a-593a (mais il est inexact de réduire au catalan la zone de *rebuznar*). — J'offre quelques renseignements sur les successeurs hispano-romans de PETRĪNUS (p. ex., esp. *pedernal* 'pierre à briquet') dans une note rapidement ébauchée qui a paru dans *Fil.*, III (1951), 201-206.

13. Je n'oublie pas l'opinion de quelques illustres italianisants qui se contentent de voir dans (*s*)*trascinare* un descendant de *TRAGINĀRE. B. MIGLIORINI (en collaboration avec A. DURO), *Prontuario etimologico della lingua italiana*, 3^e éd. (Turin 1958), 587a, et G. DEVOTO, *Avviamento alla etimologia italiana: Dizionario etimologico* (Florence 1966), 436b, se sont rangés à cet avis, ne divergeant que sur un point de détail: l'équipe Migliorini et Duro attribue le synonyme *strascicare* (avec *s-* «intensif obligatoire), selon

nar 'id.' = mod. *arrastrar* (ces variantes appartiennent à deux familles de dialectes nettement différenciées)¹⁴ représentent un ensemble de trois formes caractérisées par un **š** qui se réconcilie aisément avec un **ks** au niveau

toute apparence, à un changement de suffixe, tandis que Devoto invoque un croisement avec *caricare* 'charger'. D. OLIVIERI, lui, dans la 2^e éd. de son *Dizionario etimologico italiano concordato coi dialetti* [...] (Milan 1961), 708ab, semble offrir un compromis : s'il reconnaît encore [*]TRAGINĀRE pour justifier (*s*)*trascinare*, il postule déjà *TRAXICĀRE pour *strascicare* et *EXTRAXICĀRE pour *straccare*, sans s'arrêter, d'ailleurs, sur le problème épineux de la capricieuse syncope de *i*. Il serait oiseux de rappeler ici ce que R. A. Hall, Jr., a établi il y a un quart de siècle sur les péripéties italiennes du groupe -*ks*-latin (*Lang.*, XVIII (1942), 117-124). En tout cas, (*s*)*trascinare*, -*icare* auraient suivi la trajectoire de *coscia* 'cuisse' < *COXA*, typique du nord-ouest, et non celle de *sasso* 'pierre' < *SAXU*, caractéristique du sud.

A (*s*)*trascinare* et à *strascicare* ainsi qu'aux membres assez nombreux — et transparents pour le sens — de leurs familles jumelles, de vieille souche italienne (*tra-* et *strascinio*, *strāsc-ico*, -*ichio*, etc.), il convient d'ajouter deux gallicismes qui jouissent depuis longtemps du droit de cité à Rome et à Florence : *trainare* 'traîner, tirer, haler' et *tràino* 'remorquage, camion, traîneau, bagage', etc. Ceux-ci s'opposent, à leur tour, aux néologismes transalpins, voire anglo-américains, tout récents, comme *trenato* 'entraîné', terme d'athlétisme.

Le cadre étroit de cette étude m'empêche de pousser plus loin l'analyse de *trascinare* et surtout l'historique du problème. Ainsi il est intéressant de noter les doutes que Meyer-Lübke a exprimés à deux reprises (en 1911-20 et en 1930-35) dans son *REW*, n° 8837 : «...It. *trascinare* von prov. *traisa* Diez *Wtb.* 407 ist nicht möglich, doch macht das -*sc-* auch bei [*]TRAGINĀRE Schwierigkeit». Je renvoie le lecteur au *DCELC* de J. Corominas (IV, 524b) pour la discussion de *trajinar* 'se remuer', lit. 'trafiquer, aller deçà et delà' et *trajin* 'remue-ménage', deux mots qui intriguaient, en 1900, un Menéndez Pidal encore fort jeune; mais je tiens à insister sur l'intérêt tout particulier que revêt un évident gallicisme médiéval, *traïnel*, que Corominas, en annotant Juan Ruiz, traduit soit par 'especie de cordón de zapatero' (str. 924d), soit par 'calzador a la antigua, hecho con una tira de pellejo' (str. 1415c) et qui, au figuré, se rapprochait du sens de 'alcahuete', donc 'entremetteur' (str. 1619b); voir le commentaire de sa récente édition critique du *Libro de Buen Amor* (Madrid 1967) (où il n'hésite pas à corriger l'incompréhensible *raïnela*, str. 941b, en **traïnela* 'cordón, cordel' qui resterait pourtant un hapax). L'opposition *traïn-el* : *tren*, *entrenar* en espagnol est exactement parallèle à celle de *trainare* : *trenato* en italien : dans les deux langues on remarque le rayonnement graduel et la métamorphose d'un gallicisme. (À y regarder de près, on découvre même des traces sporadiques d'un type éphémère *treinar*, cf. *Maynete*, chap. xlv : «Fazetlos *treinar* a colas de cavallos».) On peut rapprocher *traïn-el* des mots qu'Anita Katz Levy examine, avec une rigueur exemplaire, dans son travail sur l'irradiation de -*el*, -*er* en vieil espagnol, *RPh*, XVIII (1964-65), 399-429, et XX (1966-67), 296-320.

14. On trouvera dans le *DCELC* de Corominas, s. v. *tresnar* 'arrastrar, manosear', un soigneux inventaire des variantes en *trexn-* et *traxn-*. Ce qui est beaucoup moins satisfaisant, c'est le brusque revirement que fait l'illustre lexicographe barcelonais dans son analyse étymologique. Après avoir déclaré à propos de *tresnar*, dans l'en-tête de l'article en question : «Probablemente tomado del fr. *traîner* 'arrastrar' y éste del lat. vg. *TRAGINĀRE, derivado de TRAHERE», et après avoir élaboré cette hypothèse d'une manière franchement fantaisiste : «... un galicismo cinegético tomado del fr. *traîner*; aunque éste, que primero fue *traîner*, no tuvo nunca s etimológica, la prolongación de la vocal causada por la contracción de las dos vocales, daría la impresión de que el vocablo perteneciera a la categoría de voces como *frêne* = *fresno*, *âne* = *asno*, y así lo españolizarían convirtiéndolo en *tresnar*», Corominas fait volte-face pour avouer : «Debe también concederse la posibilidad de que sea palabra autóctona, hermana de las it. *trascinare* y *strascinare*, que presentan una alteración inexplicada de los lat. [*]TRAGINARE y [*]TRAGICARE». On

du latin.¹⁵ Ce dossier précieux — ancien et bien documenté¹⁶ — ne permet aucun doute sur l'authenticité de *TRAX-ĪN-ĀRE. Ce qu'il y a d'inquiétant dans ce verbe hypothétique mais fort plausible, c'est la coïncidence tout à fait aberrante d'un thème du prétérit (en l'occurrence, TRAXĪ) et du suffixe dérivationnel -ĪN-ĀRE, qui d'ordinaire s'allie au thème du présent et de l'infinitif. Il doit y avoir une raison toute spéciale et très urgente pour qu'il se soit produit une si grande déviation de la norme.

L'irrégularité qu'on vient de signaler rappelle un cas d'anomalie non parallèle, mais, sous certains rapports, au moins semblable. En général, un nom espagnol, quelle qu'en soit la désinence ou l'origine, ne peut engendrer un verbe qu'en *-ar*, y inclus *-ear* et *-izar*, à moins qu'il ne s'agisse d'une formation inchoative en *-ecer* (qui, d'ailleurs, accompagne le plus souvent un adjectif). On trouve pourtant des exceptions; ainsi *asa* 'anse' (produit, tout comme son équivalent français, mais à un autre niveau de la transmission, du lat. *ĀNSA*) a servi de point de départ pour le verbe, légèrement vieilli, *asir* 'saisir' (= mod. *agarrar*), et non **asar*.¹⁷ Or, la cause de cette anomalie a été définitivement éclaircie : par une étrange coïncidence, il existait en espagnol, dès son stade primitif, un verbe *asar* 'rôtir' (encore très vivant)

jugera de la scrupulosité de l'auteur par la remarque suivante, toujours s. v. *tresnar* : «Según una papeleta que conservo, Spitzer propuso en *RFE*, VII, 298 (en lo cual debe haber error, pues no encuentro nada en este pasaje) derivar *tresnal* de **treceñal*».

15. Sur la distribution régionale de *-as-* et *-es-* (ou *-ax-* et *-ex-*) dans d'autres représentants hispaniques de *-AX-* (*AXE* 'essieu, axe', *FRAXINU* 'frêne', *LAXĀRE* 'relâcher, détendre', gr.-lat. *MATAXA* 'fil, cordon', *MAXILLA* 'mâchoire inférieure', *SAXUM* 'pierre, roc, rocher', *TAXŌNE* 'blaireau', *TAXUS* 'if'), voir *RPh*, XXI (1967-68), 475-479.

16. Il n'est nullement surprenant que les variantes *trasnar* et *traxna* du ms. aragonais (P) de l'*Alexandre* s'opposent à *tres-nar*, *-na* de la version léonaise, ni que Juan Ruiz (ms. G, S) ait préféré *trexnar* (852c : «Acá e allá lo *trexna* el su quexoso amor»), parfois au sens de 'manier, toucher du doigt' (= 'manosear'; 646c : «Sin su plazer non sea tañida ni *trexnada*) qui reparait, au début du xvii^e siècle, dans la *Pícara Justina*. L'asturien moderne conserve *tresnar* 'acondicionar' (B. Vigón), 'adobar pieles, secar y recoger la yerba, aderezar la comida' (Rato y Hevia), 'cocer bien el pan, hacer las cosas con cuidado' (Canellada). Corominas, *DCELC*, IV, 569b, a le mérite d'avoir attiré l'attention sur l'emploi de *traxnar* dans le *Recontamiento de Alexandre* et de l'avoir défini avec plus de rigueur que l'éditeur de ce texte morisque, A. R. Nykl.

17. On sait qu'après les premiers tâtonnements (comme la base *AP-ĪSC-Ī* ou *-ERE* 's'attacher à, atteindre, obtenir' — l'inchoatif de *APERE* 'lier' — proposée par Diez et résolument rejetée dans le *REW* : «nicht möglich») les étymologistes s'étaient mis d'accord pour associer *asir* avec le v. fr. *saisir* et le prov. *sazir*, de provenance germanique (v. h. a. *SAZJAN*). Tel était l'avis de Meyer-Lübke — encore dans la révision de son dictionnaire (n° 7632), et Menéndez Pidal y souscrivait — avec prudence, il est vrai («probablemente») — dans la 6^{ème} éd. de son *Manual de gramática histórica* (Madrid 1941), § 113-2b. Corominas a eu raison de rompre avec cette tradition malfondée, sans qu'on puisse nier la possibilité d'une influence secondaire de *saisir*, *sazir* sur le néologisme espagnol, vu l'état général d'omose qui caractérisait les cultures et les vocabulaires en question. La syntaxe de ce verbe (*asirse a la soga* : *Confesión del amante*, f. 237^v; *asir de* : v. HANSEN, *Gramática*, § 698) et son paradigme (1^{er} prés. ind. : *asgo*) paraissent analogiques et ne jettent aucun jour sur l'origine du mot.

qu'on explique bien en postulant un type régional *A(R)SĀRE (cf. ASSUS 'grillé, cuit sans eau, rôti, sans mélange, pur, seul'), itératif de ARDĒRE 'brûler', axé, comme tous les verbes de cette classe, sur le part. passé ARSUS.¹⁸ Il s'agirait donc d'une rencontre gênante de deux homonymes : *asar*₁ 'rôtir', profondément enraciné et muni d'une signification très précise, aurait empêché les sujets parlants de dériver **asar*₂ 'saisir' du nom *asa*, les forçant à abandonner un mécanisme familier, à « violer une règle » en faveur d'un dérivé sans précédent (*asir*). Je répète qu'à la rigueur on ne décèle aucun parallélisme étroit entre le problème, déjà résolu, de *asir*, et celui, encore à résoudre, qui nous occupe (*trainer/trascinare/trax-*, *trex-nar*). Tout de même, il faudrait isoler un facteur aussi décisif qu'une homonymie fâcheuse pour justifier la genèse et la diffusion de *TRAXINĀRE.

Or, la forme allongée en *-INĀRE n'était pas le seul rejeton de TRAHERE/*-GERE — verbe surchargé de significations en partie disparates — qui existait en bas latin, à en juger par ses reflets romans. Les trois langues romanes de la péninsule ibérique possèdent un verbe *tragar* 'avalé, engloutir',¹⁹ pour lequel les étymologistes, heureusement à l'unanimité,²⁰ présup-

18. On trouvera une documentation abondante de *asa-r*, *-adura*, *-adara*, *-ado*, *-ador* dans les *Glosarios latino-españoles de la Edad Media* publiés par A. CASTRO (Madrid 1936; voir l'Index). On sait que le groupe -RS- du latin, à l'instar du -NS- plus fréquent, montre en roman un développement capricieux : MORSU > v. esp. *muesso*, TRANSVERSU > esp. *travieso*, URSU > esp. *oso*, VERSU > v. esp. *viesso*; mais v. fr. *morsel* (> *morceau*), fr. *traverser*, *ours*, *vers*. Il est donc normal que l'esp. et port. *as(s)ar* s'opposent au vén. *arsar* (REW, n° 716).

19. *Tragar* figure dans le lexique espagnol dès les plus anciens textes. Quant au mot catalan, Corominas incline à le prononcer autochtone en vertu de certains textes du xv^e siècle (DCELC, IV, 528a), et les rédacteurs du DCVB, X (Palma de Majorca 1962), 420-423 s'empresment de le suivre, tout en déclarant inadmissibles, à cause de leur castillanisme transparent, les trois dérivés *tragantona*, *tragaderes* et *trago*. En tout état de cause, les catalans font preuve d'une grande ingéniosité et d'une indépendance farouche en exploitant le thème *trag-*; témoin *tragabales* = esp. *glotón* ou *tragahombres*; *tragaboles* (Empordà) = *glotón*; *tragada* = *atración*; *tragador* (surtout en v. val. : «...sa senyora / gran *tragadora*», *Spill*, v. 3926) = *tragón*, *glotón*; (val.) *tragallum* = *tragaluz*; *tragement* = *tragadura*, (ornith.) *tragavent* = *papavientos* (?). Pour la trajectoire étymologique si controversée de *tragar* le rédacteur-en-chef, F. de B. Moll, s'en tient fermement à la conjecture de Corominas (1957), apparemment sans se rendre compte que sa propre équation cat. *tragada* = esp. *atración* est l'argument le plus puissant en faveur de *TRAGICĀRE. Voir la note suivante.

20. Meyer-Lübke a vacillé longtemps entre *TRAHCĀRE (variante chère encore à Hanssen, *Gramática*, § 392) et *TRAGICĀRE, hésitation due en partie à ses doutes sur la réalité du type *TRAGERE. On trouvera une critique serrée (surtout du côté phonétique) de ces deux types hypothétiques ainsi que de certaines alternatives — lat. v. *TRĀDICĀRE, *TRACTICĀRE; got. (*ga*)*dragan* 'tirer, porter, enlever' — dans le DCELC de Corominas (IV, 528a-531b), qui prend une attitude d'agnosticisme mélancolique («en definitiva ninguna de estas etimologías es ni medianamente satisfactoria»). Je ne partage pas ce scepticisme extrême et j'avoue que *TRAGICĀRE me paraît une reconstruction solide; d'autre part, l'idée de Corominas d'invoquer DRACŌ -ŌNIS 'monstre dévorant' me semble excellente, surtout en vue des variantes lat. TRACŌ, esp. *dra(s)go*, *trago* 'lutin, diablo-

posent une base *TRAG-ICĀRE qui doit appartenir à une couche ancienne du latin parlé. En effet, cette équation est très plausible sous n'importe quel angle d'observation. Pour la phonétique, on peut alléguer l'affinité inhérente des deux occlusives vélaires, *g* et *c* /*k*/, qui aurait accéléré la syncope de la voyelle atone interposée, créant ainsi un segment *-*g*(*e*)*g*- finalement réduit à -*g*-, comme il était à prévoir en hispano-roman, en général hostile aux consonnes géminées. Quelles que fussent les étapes successives sur le plan local, le résultat définitif a été partout — de la côte atlantique au littoral méditerranéen — *tragar*, renforcé par des satellites morphologiques comme l'esp. *a-trag-ant-ar* 'avalier', réfl. (+ *con*) 's'étrangler', qui fait écho à *lev-ant-ar* 'lever', *a-mam-ant-ar* 'allaiter', etc. Du côté suffixal, il est permis d'insister sur la fréquence — et la valeur affective neutre — de -ICĀRE, surtout en latin parlé,²¹ à la différence du caractère foncièrement insolite de -INĀRE (soit avec *Ī*, soit avec *Ī*). Quant à l'aspect sémantique, il suffit d'évoquer le passage — parfois lent et même douloureux — d'un morceau qu'on déchire avec les dents, mâche et avale à travers la cavité buccale, le gosier et l'œsophage, pour ne s'en tenir qu'à la première phase de la digestion. N'oublions pas, d'ailleurs, que l'angl. *tract* — néolatinitisme transparent — est défini par les lexicographes comme 'system of body parts or organs ac-

tin', cat. *dragar* = *tragar* 'engloutir', à condition qu'on admette le caractère secondaire de cette influence.

La situation est encore plus compliquée dans le cas de *estragar* 'corrompre, gâter, ravager' (que Meyer-Lübke, d'ailleurs, s'obstinait à séparer de son homonyme provençal, cf. *REW*, nos 3100 : *EXTRĀ-VAGĀRE, et 8281). On pourrait partir soit de STRĀGĒS 'défaite' (hypothèse de Diez appuyée par C. C. Rice), soit d'un *EX-TRAH-ICĀRE proposé par E. G. Parodi (*R*, XVII (1888), 67), soit enfin d'un *EX-TRAG-ICĀRE basé, en dernière analyse, sur *TRAGERE. Dans le *REW*¹ qui postule *STRĀGICĀRE au niveau du latin, on lit ceci : «*EXTRAHICARE passt lautlich besser, begrifflich schlechter» (no 8283); mais dans la 3^e éd., qui montre un retour à STRĀGĒS, donc à une date tardive pour le verbe, l'auteur déclare sans ambages : «[*]EXTRAGICĀRE [...] hätte *estregar ergeben, vgl. *meo MAGICUS*». A tout cela il faut peut-être ajouter, comme facteurs adventices : a) DRACŌ/ TRACŌ 'dragon, serpent, monstre' (à en croire Corominas); et b) gr.-lat. ASTRUM, au sens de '[mauvaise] étoile' que présuppose ASTRŌSUS (cf. fr. *malotru* < prov. *mal astruc*; it. *disastro* → fr. *désastre* → esp. *desastre*), puisqu'on trouve assez souvent la forme *astragar* 'dévaster' (Ruiz, str. 204b, 730b [S : *estraga*], 754b, 1070c; *Guillaume*, éd. KNUST, f. 46^r I; *Emperador Ottas*, éd. AMADOR DE LOS RÍOS, ch. XXX; *Barlám e Josaphá*, éd. MOLDENHAUER, f. 99^r) à côté de *estragar* (*Confesión del amante*, f. 42^r, 149^r, 191^r, 330^v), *estragador* (*ibid.*, f. 198^v, 261^v) et *estrageo* (*ibid.*, f. 261^r, 311^r), le sens figuré étant parfois 'dissiper, gaspiller', tout comme dans la contrepartie anglaise (*to waste* 'ruiner, dévaster' > 'gaspiller, prodiguer'). Il est vrai qu'on trouve un peu partout en vieil espagnol des vestiges de l'hésitation entre *asc-* et *esc-*, *ast-* et *est-*, etc. (j'ai réuni naguère une quantité d'exemples typiques dans mon article *The Etymology of Spanish «asperiega», «esperiega»*, voir *PhQ*, XXVIII (1949), 294-311); mais le succès de *astragar* a été trop éclatant pour qu'on se contente, comme d'ordinaire, d'une pâle explication phonétique.

21. Il y a un quart de siècle j'ai dressé, à titre de première approximation et sans en faire le triage, une liste d'exemples admis par Meyer-Lübke (1930-35); voir *Lang.*, XXI (1945), 155, n. 123, à propos de l'étymologie épineuse de *que(i)xarse* 'se plaindre'.

ting in concert to perform some function or serve some special purpose' (*digestive* —, *upper respiratory* —; *brain tract* = *bundle of brain fibers*).

Pour éloquent que soit le triple témoignage de l'hispano-roman, nous avons un spécimen indépendant qui corrobore le détail de notre reconstruction et, en même temps, nous autorise à projeter *TRAG-IC-ĀRE sur le plan de l'antiquité. Il s'agit de l'it. *straccare* 'fatiguer',²² qui se décompose facilement — et les premiers romanisants n'ont point tardé à s'en apercevoir — en un préfixe assez commun (*s-*, qui cumule les fonctions de *EX-* et de *DIS-*) et un thème sous-jacent **tracc-* qu'on ne trouve plus à l'état «libre». Ce *tracc-*, masqué par le préfixe, pourrait refléter, lui aussi, *TRAG-IC-, si l'on admet une syncope ancienne de *Ī* et une assimilation — parfaitement normale — du *G* au *C*, c'est-à-dire *k*, entraînant l'allongement de ce dernier à titre de compensation. Quant à la déviation sémantique, elle paraîtra moins surprenante si l'on pense à certains parallèles comme l'angl. *to drag* (ou *draw*) *out* 'prolonger inutilement' ou son exact équivalent russe, *ras-tjanut'*. L'écart sémantique assez net entre le mot hispano-roman ('engloutir, avaler') et sa contrepartie italienne ('fatiguer') est en lui-même un indice irrécusable de la longue durée de ce processus, tout comme la syncope — effectuée si nettement, sans vacillation — de la voyelle atone est un symptôme manifeste de la naissance de *TRAG-IC-ĀRE au niveau du latin et non du roman.

Maintenant nous sommes beaucoup mieux préparés à apprécier le concours de circonstances qui a présidé à la genèse de *TRAG-IN-ĀRE. Le verbe *TRAHERE*/**TRAGERE* — un des mots-clés du lexique latin — était évidemment atteint d'une sérieuse attaque de polysémie qu'on aurait cherché — inconsciemment — à atténuer en l'entourant de verbes dérivés, d'envergure plus mo-

22. Les idées les plus séduisantes sur *straccare* (et sur d'autres verbes italiens, en grande partie dialectaux, qui présupposent des bases en **CCĀRE*) ont été formulées il y a plus de soixante ans; voir, en particulier, les observations judicieuses de C. Nigra et G. I. A[scoli] sur **TOCCĀRE*, *AGI*, XIV (1898), 337 s.; les précieuses *Note etimologiche e lessicali* (III) de C. Nigra, n° 13 («*Verbi in -ccare*»), *ibid.*, XV (1901), 107 s.; et la monographie de C. Salvioni, *Il dialetto di Poschiavo*, dans les *RIL*, XXXIX (1906), 584. Ce qui représente dans la discussion un élément nouveau, c'est le sens de 'bourrer, gorger' du cast. *atracar* (nuance qui, malheureusement, n'est pas encore documentée avant L. Fernández de Moratin, contemporain de Napoléon). Si l'on réussissait à concilier ce pittoresque sens familier avec les significations — remontant au *xvi*^e siècle — qui se rattachent à *atracar* employé comme terme maritime nettement technique: 'acercar, aferrar, amarrar', donc 'ancrer, mouiller, amarrer' (*DCELC*, I, 324a: «No se ve clara la comparación, a no ser que entremos en el terreno de las metáforas jergales, donde casi todo es posible»), on obtiendrait un chaînon parfait reliant *(*AT*)*TRAGICĀRE* et *tragar*, pourvu que la métamorphose de *c* /*k*/ en *g* s'explique par l'intervention accessoire des reflets de *DRACŌNE*/*TRACŌNE*. Au surplus, le terme nautique s'étend au portugais, au catalan, au provençal et au génois, et les académiciens de Rome chargés de la rédaction du *Dizionario di Marina* (1937) ont eu pleinement raison de rapprocher leur *atraccare* de *straccare*, en traitant les deux verbes comme descendants jumeaux de **TRAGICĀRE* (cf. *DCELC*, I, 324a).

deste et de structure, au début, transparente. Une première tentative profita de l'expansion du suffixe assez commun -ICĀRE pour lancer *TRAG-IC-ĀRE, auquel l'italien, d'un côté (*s-traccare*), et le catalan, l'espagnol et le portugais, de l'autre (*tragar*), sont restés fidèles, tout en suivant des chemins fort différents. Comme, après cette première opération, il fallait encore alléger la pression qui pesait sur TRAHERE/*TRAGERE, on s'évertua à tirer profit d'un autre suffixe verbal, moins commun et plus grossier (à savoir, *-ĪNĀRE ou *-ĪNĀRE) pour forger *TRAG-IN-ĀRE.

Si *TRAG-IC-ĀRE a triomphé dans les deux péninsules, son rival *TRAG-IN-ĀRE a atteint son apogée en Gaule, où **trachier* ne s'est guère développé (ou, peut-être, a disparu avant les premiers textes). Mais, pour en revenir à notre question primordiale, comment justifier la naissance de ce curieux *TRAX-IN-ĀRE sigmatique qui, incontestablement, caractérise les branches méridionales de la Romania, surtout au Moyen Âge ?

J'ose croire qu'il faut partir d'une situation complexe — comme celle qui s'est cristallisée dans la péninsule ibérique — où les deux verbes parallèles épinglés à *TRAG-, celui en -ICĀRE et celui en -INĀRE, suffisamment différenciés par le sens pour coexister paisiblement, se heurtaient néanmoins l'un à l'autre à cause d'une excessive ressemblance formelle. C'est alors qu'une solution «thérapeutique» s'est imposée : le thème du prétérit de TRAHERE irait de pair avec le verbe en -INĀRE, tandis que le thème du présent resterait attaché au verbe en -ICĀRE. Somme toute, il s'agit donc, encore une fois, d'une mesure anti-homonymique que l'on a prise pour sauvegarder la clarté. Même solution en italien, où les descendants de verbes en -ICĀRE et en -ĪNĀRE survivent, à ce qu'il paraît, sans frottement; ici, d'ailleurs, la présence fort opportune d'un préfixe (*s-traccare*) et la conservation de la voyelle atone dans le seul cas de *trascinare* renforcent la différenciation. Quant au français — et ceci fournit une belle confirmation de notre hypothèse —, cette langue, n'ayant à sa disposition, au sein de notre famille, que le legs d'un seul verbe du bas latin, puisque les représentants de *TRAGICĀRE y font défaut, se contente du type *TRAGĪNĀRE (> *traïner* > *traîner*) sans recourir au *TRAXINĀRE hypercaractérisé.

Est-il permis d'ajouter à cette petite étude quelques réflexions d'ordre méthodologique ? On peut se demander s'il n'y a pas eu, dans nos reconstructions de trajectoires, un excès de bases hypothétiques, toujours sujettes à caution. En effet, notre analyse ne comportait que des bases suggérées par des formations médiévales ou modernes, la tâche principale du romaniste étant, précisément, de rattacher ces verbes conjecturaux au vocabulaire authentique du latin. Ce qui nous sauve de l'embarras, c'est que nos hypothèses — *TRAGICĀRE, *TRAGINĀRE, *TRAXINĀRE — ne représentent pas des chaînons successifs d'une seule ligne d'évolution, mais plutôt des solutions

alternatives, plus ou moins parallèles ou, pour s'en tenir à l'axe temporel, simultanées. Or, il est axiomatique en diachronie que des bases conjecturales alternatives s'appuient mutuellement, tandis qu'un enchaînement de telles bases ne fait que les affaiblir.²³

YAKOV MALKIEL

Université de Californie à Berkeley.

23. Cet axiome forme le noyau, solide, j'ose le croire (§ 35, p. 63-65), de mon article *The Hypothetical Base in Romance Etymology* (*«Words»*, VI (1950), 42-69), dont l'échafaudage et la documentation sont d'ailleurs, sous plus d'un rapport, à refaire.